

Indes Galantes

lundi 11 octobre 2021, 14h

De Philippe Béziat

lundi 11 octobre, 19h

France - 2021 - 1h48

Court Métrage

Le p'tit bal

Philippe Decouflé

Fiction - 4'

Ludique et poétique, un film culte de Philippe Decouflé ! Sur une chanson interprétée par Bourvil, '*C'était bien*', un couple se communique toute l'émotion de son amour dans un langage dérivé de la langue des signes. La fantaisie poétique naît d'un travail sur les situations et sur l'association d'idées. Ainsi, l'homme s'empare d'un téléphone, et la femme d'une bouteille de lait, en parallèle de la répétition vocale « qui s'appelait, qui s'appelait, qui s'appelait », devenu un jeu entre « appel » et « lait ». Autour d'eux, un décor champêtre, coloré et joyeux.

ENTRETIEN AVEC PHILIPPE BÉZIAT, RÉALISATEUR D'INDES GALANTES.

Cette aventure commence il y a trois ans, au moment où Clément Cogitore accepte la proposition de monter *Les Indes Galantes* à l'Opéra de Paris. Presque tout de suite naît le projet d'un film documentaire qui suivra cette mise en scène.

Qu'est-ce qui à l'époque vous enthousiasme dans cette aventure ? D'abord l'idée de faire un film musical qui ne parle pas que de musique. Et presque tout de suite aussi, je sens que le groupe de danseurs qu'il va inviter sur le plateau sera au cœur de l'expérience.

Ce choix de tout raconter à travers le regard des danseurs s'impose d'emblée ? Presque. Le regard des danseurs est le fil conducteur, l'axe du film.

Dans la partition entre ces deux mondes que Clément Cogitore veut faire communiquer, vous appartenez malgré tout plutôt à celui de l'opéra - celui qui se trouve bousculé par le dispositif. Et donc inévitablement vous vous retrouvez, vous aussi, bousculé dans vos habitudes de cinéaste. Oui, et tout l'enjeu était de répondre à ça. Pour moi, c'est le corps du film : revivre ce choc. Cette vague à la fois nouvelle, crainte par un monde plutôt conservateur, et en même temps extraordinairement attendue. Presque inespérée.

Ici, vous touchez à une expérience collective inédite... Tous les personnages du film, danseurs ou non danseurs, viennent d'horizons extrêmement différents. L'opéra pour moi, fabriquer un opéra, monter un opéra, ça reste toujours une métaphore de la collaboration, d'un projet collectif autour duquel on se réunit un temps donné pour réussir à créer un objet qui nous dépasse tous. Et cette fois, en plus, s'agrégeait à la diversité habituelle du collectif de l'opéra

un groupe très important, très large, lui-même d'origines très variées, qui a fait complètement groupe et corps avec les machinos, avec les chanteurs, avec le chef d'orchestre. Ce collectif a vraiment pris corps. Chanteurs, solistes et danseurs se fondent dans un seul groupe, malgré un comportement très différent.

Vous n'avez jamais autant filmé les corps. Est-ce que pour cela vous avez eu recours à des procédés inédits dans votre langage cinématographique ? Oui, *Indes Galantes* est beaucoup plus découpé que mes précédents films. J'étais fasciné par ce rythme des "stories" de mes personnages : ce crépitement, ce flux d'expressions souvent très inspirées. Ce rythme plus rapide vient aussi de Rameau. Quand on fait un film sur Debussy, on a une fluidité musicale quasiment ininterrompue. Idem ou presque chez Verdi. Dans le baroque, en revanche, et en particulier chez Rameau, les danses sont incroyablement fragmentées. Elles ont cette pulsation, ce fouetté. Et elles sont très modulaires.

Il y a aussi une dimension spectaculaire du film, plus que dans vos films précédents peut-être. C'est un film devant lequel on vibre. C'est une dimension qu'assume déjà Clément Cogitore dans sa mise en scène. Tout en questionnant à chaque instant la société du spectacle, il choisit d'assumer le fait que l'opéra est profondément un art de la sidération, de la machinerie, de l'émerveillement – notion fondamentale dans ce répertoire baroque.

Vous faites le choix de faire lire aux danseurs un extrait du Mercure de France de 1725, qui décrit la fameuse représentation donnée par deux Indiens de Louisiane, qui chez Rameau va déclencher l'écriture de la pièce... C'est peut-être le seul moment où le film « raconte » de manière un peu explicite de quoi il est question. Et c'est là que Leonardo García Alarcón, le chef d'orchestre, avec son génie, nous fait imaginer la façon dont ça s'est passé pour Rameau. Il nous projette dans les pensées de Rameau, il nous fait refaire le chemin créateur, des battements de tambour à l'air développé au clavecin.

Votre film se termine sur l'accueil mitigé des journalistes, en totale contradiction avec le constat qui est fait chaque soir d'une standing ovation jamais vue, qui n'en finit plus. C'était important pour vous de souligner cette opposition ? Il y a eu cet accueil absolument unique dans l'histoire récente de l'Opéra Bastille : chaque soir, une salle debout et des dizaines de minutes d'applaudissements. Et en parallèle, une critique française très mitigée (même si la presse étrangère était excellente, le New York Times plaçant l'opéra dans sa liste des dix meilleurs spectacles de l'année). Un écart jamais vu entre vox populi et critique savante, qui quand même interroge. *Propos recueillis par Sylvain Prudhomme.*

Extraits du dossier de presse consultable dans son intégralité sur Internet.

Prochaines séances : Teddy : Mardi 12 octobre, 20h.

Vivre : Jeudi 14 octobre, 18h30

143 rue du désert : jeudi 14 octobre, 21h.

07 81 71 47 37

contact@embobine.com

www.embobine.com